

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 59 (1921)  
**Heft:** 19

**Artikel:** C'est de la littérature : nouvelle : [1ère partie]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-216400>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

po fèrè onna gueliouma; lè rebotené; ajusté dâi solâ  
âo bet dâi canons et dâi metanés âo bet dâi mand-  
zès; met onna tiudra deîn lo collet de veste et lâi  
affubliè on bounet de nè que l'einfonèc bin adrà, po  
soi-disant catsi la frimousse; attatsè onna cordetta  
âo cou de cllia bedouma, la va peindrè à n'ôn tralet  
dâo pailo iô la Rosette cutsivè et sè catsè dézo lo  
lhi.

C'étâi dévâi lo né. La fenna étâi saillâite po fèrè  
dâi coumechons. Quand le revint à l'hotô, que l'eîn-  
trè deîn lo pâilo et que le vâi cllia carcasse gangue-  
liâ âo pliafond, le s'arrètè franc. Lo sang lâi brassâ  
en momeint, mâ l'eut vito pliorâ et la parola lâi re-  
vegne.

— Eh vouâite-vâi mon fou, mon tabornio! se le  
fe. T'es ma fâi on galé lulu. Eh bin, ma fâi, tant mi!  
Te ne poivè pas mi fini. Y'a prâo grandteimps que  
te m'eimbètè et que te m'ê fâ souffri, vilhio scélérat!  
Mê vouâique débarachâ et...

— Pas onco, Rosette, pas onco! lâi fâ Pétolon ein  
saillèssènt sa têtâ de dézo lo lhi et ein lâi copeint  
lo subliet. Ah! te m'eîn dis quie dâi galèsès; mâ dis-  
mè vâi: te n'ès pas mouetta? tant mi. Ah! te vou-  
drâi que sèyo moo! Eh bin ne su pas pressâ d'allâ  
deîn lo pây dâi derbons et mè vè mè soigni âo tot  
fin. rein què po te fèrè eindiaibliâ, ôu-tou? et cein, lo  
pe grand teimps possiblo, quand bin te ne repipâ-  
râi pas on mot!

— Eh bin, se l'est dinsè, repond la fenna que bis-  
quâvè que 'na sorcière, ne sareîn dou et te porriâ  
bin ne pas ètrè à noce. Et pisque te vâo qu'ôn rein-  
modâi la nièse, va que sâi de l'...

L'ont bintout à tsacon septante ans; ne sè pâo-  
vont pas passâ l'ôn de l'autro; mâ sè tsecagnont adé.

Tsacon preind son pliési iô lo trâovè!

*Mort et ressuscité.* — On avait fait courir le bruit  
de la mort de M. Eugène X. La chose ne s'étant pas  
vérifiée, un de ses amis écrivit au cousin du prétendu  
défunt: « Votre cousin Eugène n'est pas mort, ainsi  
que je vous l'avais annoncé par erreur. Cette bonne  
nouvelle m'a été donnée par sa veuve elle-même. »



Le Journal d'Yverdon a publié l'an dernier la jo-  
lie description que voici des Gorges de l'Orbe:

#### AUX GORGES DE L'ORBE

Sur un sentier étroit, pas très loin d'ici, une ving-  
taine de touristes, armés de chaussures blindées, mu-  
nis d'une corde, mais dont l'aspect n'a rien d'exoti-  
que, contemplant avec une admiration étonnée une  
cascade dont les eaux violentes se précipitent d'une  
haute paroi de rochers.

— Merveilleux! dit l'un.

— Splendide! ajoute un autre.

— Mais, c'est une révélation, s'exclame un tri-  
sième, résumant l'impression générale.

C'est, en effet, une révélation. Il y avait là deux  
douzaines d'Yverdonnois, connaissant chacun la con-  
trée mieux que sa poche: et à 15 kilomètres de leur  
ville, ils marchaient depuis une grande heure déjà  
dans un paysage à eux aussi inconnu que les pla-  
teaux du Tibet. Et pourtant cette gorge vierge n'est  
autre que celle de notre bonne vieille Thièle paï-  
sible. Mais là-haut, elle est méconnaissable. Là-haut  
elle s'appelle encore l'Orbe, de son nom de jeune  
fille; elle se livre à toutes ses fantaisies de jeunesse  
douce et gracieuse par moments, puis turbulente ou  
perdue ensuite, séduisante et jolie toujours.

Le but de notre course était de remonter le cours  
de la rivière, d'Orbe aux Clées. Expédition fertile  
en surprises pittoresques, au milieu d'une nature  
sauvage. Car, chose à noter, les ingénieurs n'ont rien  
enlevé de leur charme à ces gorges, auxquelles ils  
n'ont pas touché; bien mieux, ils les ont même  
embellies d'une cascade dont il est impossible de  
suspecter l'origine artificielle.

On aborde les gorges un peu en amont de l'usine  
de Rontchevaud par un couloir rapide que continue

un sentier escarpé longeant la falaise. Dès lors, c'est  
une marche animée et pleine de péripéties, une gym-  
nastique dépourvue de poses plastiques et de gestes  
arrondis: on grimpe sur de gros blocs, d'où l'on  
saute sur de plus gros encore; on traverse et re-  
traverse la rivière, on s'élève le long des parois à  
des arbres providentiels, pour redescendre à l'aide  
de la corde un peu plus loin. C'est toujours un spec-  
tacle amusant, de voir son semblable s'agiter et se  
démener le long d'une corde, et qui contredit élo-  
quemment l'insinuation méprisante que, descendus  
jadis du singe, nous y remonterions maintenant. Et  
tout du long, à chaque instant, le paysage change.  
Ce sont tantôt de hautes parois blanches profilant  
sur le ciel leurs découpures aux formes hardies et  
tourmentées; tantôt des berges couvertes d'une vé-  
gétation fraîche et touffue; s'étirant et s'élargissant  
tour à tour dans son lit de roches, de « marmites »  
reliées par d'étroites rigoles. Quelques-unes de ces  
marmites sont parmi les plus belles qu'on puisse voir,  
soit par leurs dimensions, soit par l'élégance et le  
fini de leurs contours. Il en est de vastes et profon-  
des, où l'eau garde une limpidité et une transpa-  
rence de cristal, et d'autres plus petites, où elle tour-  
billonne à grand fracas. Ainsi l'on avance, pendant  
2 à 3 heures, sans que l'intérêt faiblisse un seul ins-  
tant, et l'on parvient au Creux de la Louche, sorte  
de cirque entouré de hautes parois abruptes, au fond  
duquel la rivière a creusé un chenal resserré, s'é-  
vasant à ses deux extrémités en de spacieux bas-  
sins.

On dine; on chante; on se laisse vivre béatement.  
Et puis, on se remet en route, si j'ose m'exprimer  
ainsi. La marche est plus aisée dans cette deuxième  
partie; à part quelques blocs gigantesques à franchir,  
le reste du trajet se fait très simplement dans le lit  
plus large et moins profond de la rivière, quand ce  
n'est pas dans la rivière elle-même.

Peu à peu les falaises s'abaissent, le paysage s'a-  
doucit, et nous débouchons des gorges, à quelques  
minutes des Clées. Une pinte est là, où l'on s'en-  
gouffre pour apaiser une soif exacerbée par la vue  
et le contact prolongés de tant d'eau; ceux que n'é-  
fraie pas l'escalade de 113 marches s'en vont visiter  
le château depuis les fondations jusques et y com-  
pris les chambres des bonnes. Et l'on s'en retourne  
vers la plaine par un chemin ombragé, très agréa-  
ble, au-dessus des gorges. On passe au lac, puis à la  
grotte de Rontchevaud et l'on arrive à Orbe.

*Distinguons.* — M. S. voyant un matin son domes-  
tique dans un état d'ivresse très prononcé, lui dit:

— Quoi! déjà ivre de si bon matin!

— Pardon, monsieur, c'est d'hier soir.

*Héritier malgré lui.* — Un neveu avait offensé son  
oncle. Celui-ci lui dit dans un moment de colère:

— Te n'arè pâ me n'irètdâzo.

— N'in eu ran de vouthro n'irètdâzo.

— E bin, te l'arè.

— Ne le vu pâ.

— Te l'arè.

— Ne le vu pâ.

Et enfin le neveu fut forcé d'être héritier.

#### C'EST DE LA LITTÉRATURE

##### Nouvelle.

**R**EN n'étonnait autant Céphise Badoud que  
le volumineux courrier reçu chaque jour  
par sa maîtresse, Mme Desponds-Lavanchy,  
veuve du professeur Desponds et présidente de  
quelques œuvres de secours fondées à Lausanne de-  
puis le début de la guerre. Or, les derniers jours de  
décembre, la correspondance de Mme Desponds s'é-  
tait accrue de toutes les lettres traditionnelles de  
vœux et de souhaits que reçoit une femme du mon-  
de, même habitant une modeste ville vaudoise.

Céphise, arrivée d'Albeuve, en automne et qui, de  
sa vie entière — dix-sept à dix-huit ans — n'avait  
pas écrit cinq lettres et n'en avait guère reçu plus de  
quatre, demeurait bouche bée à la vue du paquet de  
missives et d'imprimés que le facteur lui laissait  
dans les mains.

— Y en a-t-il! Y en a-t-il! s'exclamait-elle deux  
minutes plus tard en déposant le tout sur la table à  
écrire de madame. Y en a-t-il! Y en a-t-il!

— Je t'ai déjà dit, Céphise, qu'il ne faut faire au-

cune observation quand tu as quelque chose à me  
remettre, déclarait Mme Desponds en triant ce cour-  
rier. Tiens, voici justement une lettre pour toi...

— Pour moi? répéta Céphise absolument ahurie.

— Oui ma fille. « A Mademoiselle Céphise Badoud,  
chez Madame Desponds-Lavanchy, avenue de Rumi-  
ne, Lausanne, Canton de Vaud, Suisse. » Au moins,  
elle ne risquait pas de s'égarer en route... Allons,  
prends, elle vient de chez toi, d'Albeuve.

Hésitante, Céphise prit la lettre qu'elle considérait  
avec un étonnement mêlé d'inquiétude et s'en fut à  
sa cuisine pour l'ouvrir. Ah! c'était une bien belle  
page. Dans un brillant cadre de roses très rouges,  
aux feuilles très vertes, s'alignait le texte écrit  
d'une main encore inexpérimentée, sans doute, mais  
qui, en cette occasion, s'était efforcée à donner son  
plus bel effort. L'ensemble était, d'ailleurs, agréable  
à l'œil, et Céphise, avant que de lire, le considéra  
un instant d'un air de respectueuse admiration.

Soudain, elle fronça le sourcil et, toute pleurante,  
courut vers le cabinet de Mme Desponds en geignant  
de tout son pauvre cœur.

— Oh! madame! madame! Est-il Dieu possible!  
Oh! Oh! Oh!

— Qu'est-ce donc?

— Notre pauvre maman qui est morte.

— Mais, non...

— Mais si... Oh! Oh! Vous n'avez qu'à lire.

En toute autre circonstance, Mme Desponds, très à  
cheval sur l'étiquette, eût rappelé à Céphise qu'une  
servante parle à la troisième personne lorsqu'elle  
s'adresse à ses maîtres, mais le bouleversement de  
la brave fille était tel que Mme Desponds ne pensa  
pas à réprimander.

— Voyons, montre-moi ça...

Elle prit la lettre et lut:

*Ma chère sœur,*

*Ma lettre va remplir d'une amère douleur ton cœur  
sensible. La mort t'eût de nous ravir celle qui nous  
prodiguait ses soins et son amour. Notre tendre et  
vénérée mère a expiré ce matin et sa dernière pa-  
role a été pour bénir ses enfants et les recommander  
à Dieu. Sois forte contre la douleur. L'infortunée  
aura lieu après-demain et nous espérons que rien ne  
t'empêchera d'y venir pleurer avec nous.*

*Je suis avec une profonde tristesse*

*Ton frère pour la vie*

Marcelin BADOUD.

Mme Desponds relut cette lettre.

— Quel âge a ton frère?

— Treize ans, madame.

— Hum! Treize ans! Il est joliment avancé pour  
son âge...

— Oh! oui!

« Sans doute le régent lui a-t-il dicté », pensa Mme  
Desponds, mais elle n'en dit rien. Après tout, le style  
ne faisait rien à l'affaire. L'événement n'en demeu-  
rait pas moins. Et il fallait aviser à envoyer chez  
elle la pauvre Céphise, dont le désespoir était grand.  
Le matin même, elle prenait le train pour Montreux  
et, de Montreux, la voie d'Oberland et les chemins  
de Gruyère. Mme Desponds lui avait donné une robe  
noire et acheté un chapeau garni de crêpe, ainsi elle  
arriverait déjà vêtue de deuil dans son village. C'é-  
tait correct, et Mme Desponds aimait à être et à pa-  
raître correcte.

Le trajet en chemin de fer s'effectua, d'ailleurs,  
sans encombre. Certes, la pauvre fille avait le cœur  
bien gros et les larmes à fleur des paupières, mais,  
à cet âge, le mouvement, la vie ambiante, les pay-  
sages qui se succèdent, l'oiseau qui vole, la vache  
au pâturage, tout cela endort la douleur. Et puis,  
Céphise était un peu flattée de l'attention éveillée  
par ses vêtements noirs et ses yeux rougis. Les voi-  
sins se montraient prévenants. Une femme qui re-  
tournait à Montbovon la reconnut. Elle avait un frère  
à Albeuve et y séjournait chaque été pendant les  
foins. Or, la mère de Céphise habitait hors du villa-  
ge, une maison isolée non loin des prés où cette  
femme venait faner. De là, des relations de voisi-  
nage, un brin de causette et, même, parfois, un coup  
de main.

— Mais, je ne me trompe pas; vous êtes bien Cé-  
phise Badoud, de rièr-Albeuve, à côté du pré Tor-  
nare?

— Oui, bien sûr...

— Et vous remontez ?  
— Las ! oui !  
— Ça va toujours chez vous ?  
Ici Céphise rappelée soudain à la réalité, pleura bruyamment.  
— Ma... ma pauvre maman... est morte... bégaya-telle.  
— C'est pas Dieu possible ! Je l'ai encore vue mardi au marché de Vevey, sur la placette... Nous avons causé... Elle m'a parlé de vous... Une pareille bonne femme... Et travailleuse !  
Céphise sanglota sans répondre.  
— Et de quoi est-elle morte ? Un accident peut-être bien ?  
— Je n'en sais rien... J'ai eu la lettre ce... matin, à Lausanne, et je suis partie tout de suite.  
(A suivre)



# TABLEAUX VILLAGEOIS

Au bon vieux temps.

Au bon vieux temps,  
au temps de nos grand'mères,  
on ne quittait pas le village.  
La vie s'écoulait comme l'eau  
des rivières qui s'en va lentement  
vers le grand lac.  
Peut-être qu'on était plus heureux qu'aujourd'hui,  
parce qu'on savait jouir des joies  
qu'offre la vie campagnarde.  
On travaillait beaucoup.  
On se levait avant le jour  
pour soigner le bétail dans les étables basses  
où brillait un falot suspendu aux solives.  
Puis quand venait le mois de juin,  
les faucheurs s'en allaient dans la prairie  
humide et rosée.  
Les faux glissaient dans l'herbe tendre  
et les andains s'allongeaient lentement,  
laissant entre eux,  
deux petits chemins parallèles...  
On récoltait le foin,  
puis quand on ramenait le dernier char,  
tard à la nuit tombante,  
on accrochait au haut de l'échelette  
un gros bouquet de marguerites  
ou de reines-des-prés.  
Et les filles, assises dans le foin,  
parmi les râteaux et les fourches,  
chantaient des chansons gaies  
tandis que le char cahotait dans les ornières de la  
De retour à la ferme, [route].  
on s'en allait à la cuisine, savourer le repas du soir,  
un vrai repas de noce,  
avec du rôti, des poulets et du vin du pays.  
La cuisine était pleine, et la chambre voisine,  
et il y avait des gens  
jusque sur le pas de la porte.  
On riait, on chantait, on était tout joyeux ;  
on se racontait des histoires...  
Puis quand les vieux se rassemblaient  
autour d'une bouteille poussiéreuse,  
les garçons et les filles  
s'en allaient danser dans la grange.  
Le vieux Jean-Daniel, assis sur une chaise,  
pressait et distendait tour à tour  
son vieil accordéon aux soufflets aigres.  
Et les filles riaient,  
et les garçons, avec leurs gros souliers,  
dansaient en battant la mesure.

Jean des Sapins.



# BERTHE BERNARD

Nouvelle vaudoise inédite.

(Suite.)

Berthe s'absorbait dans la contemplation du paysage.

— C'est singulier, dit-elle tout à coup en se tournant vers Georges Vaudroz. J'ai passé cent fois par ici, je connais bien cet endroit, je ne l'ai jamais vu aussi beau qu'aujourd'hui.

Et, tout en parlant, comme elle regardait Georges de très près, elle s'aperçut pour la première fois que, sous la moustache blonde, l'arc allongé des lèvres était admirablement dessiné.

— J'éprouve cela à chaque printemps, répondit-il. La surprise du renouveau, sans doute...

— Oh ! non. Je ne crois pas. C'est autre chose... Je sais ce que vous voulez dire. Non. Il s'agit d'une impression plus inattendue, plus neuve. Tenez, là-bas, ces montagnes de Savoie, ce n'est qu'à présent que j'en comprends la beauté, les lignes vaporeuses, les nuances si fines... Vous ne les regardez seulement pas !

— Mais, je les connais bien ! s'écria Georges en souriant et sans détourner les yeux.

Car lui-même, en ce moment, était fort occupé à observer les cheveux de Berthe, qu'il n'avait jamais vus de si près.

— Je le pense, fit-elle, mais je les connais aussi.

Et comme leurs regards se rencontraient, la jeune femme remarqua que les yeux de Georges se teintaient légèrement sur le blanc de la cornée d'une nuance d'azur très douce, comme si l'iris s'y épanchait, et que cet iris lui-même était d'une profondeur incroyable. « Comme le lac », pensa-t-elle, puis elle dit :

— Elles ne m'en semblent pas moins nouvelles.

— Cela vient très probablement de la longue claustration où vous vivez depuis des mois. Vos sensations, longtemps endormies, se réveillent avec un besoin de s'exercer qui double l'effet produit par les choses vues. Ce qu'on a oublié semble nouveau.

— Peut-être bien. Il faut un temps de repos pour ne pas se blaser, pour que l'esprit renaisse à toutes ses jouissances.

Et elle était forcée de convenir qu'avec ces yeux bleus et cette coloration claire il n'y avait que la teinte blonde qui fût possible ; forcée de s'avouer aussi que cette coupe de barbe était de mode et n'ayant, chez Georges, rien d'exagéré ni dans la forme, ni dans la dimension, la trouver laide était parfaitement ridicule. Le substitut disait, un peu pédant peut-être, mais par suite de l'habitude professionnelle évidemment :

— C'est si vrai qu'un temps d'arrêt est nécessaire en tout, que je ne puis m'attacher longtemps à la même besogne. Quand je prépare une cause, par exemple, savez-vous ce qui m'arrive ? J'abandonne tout à coup mes dossiers. Je prends un livre... De la prose, des vers... peu importe ! J'en lis quelques pages... Puis, je reviens plus dispos à mon travail.

— Mais, n'est-ce pas de l'inconstance ? s'exclama Berthe en train de se demander ce qui avait valu aux visages blonds la réputation de passer plus vite que les bruns, attendu que Georges Vaudroz, du même âge que Jules, n'avait pas une ride.

— Dites, n'est-ce pas de l'inconstance ? répéta-t-elle en souriant.

— C'est tout au plus de l'habileté, une façon de modérer ses plaisirs pour les rendre plus intenses et plus durables... Peut-être aussi de la prudence, un moyen d'aller au devant de l'instabilité des choses, de la variation des goûts, car ce qui plaît un moment peut déplaire l'autre...

Votre profession vous plaît, cependant ? fit Berthe d'un ton distrait, sans donner grande importance à la question ; tout occupée qu'elle était à poursuivre ses investigations sur la personne de son voisin.

— Assurément. Cependant, peut-être aimerais-je

d'avantage le professorat, l'étude théorique... je ne sais...

— Toujours de l'inconstance.

— Mais non... Croyez bien que je suis au contraire très tenace dans ce que je veux, mais fort patient aussi.

Ce retour sur lui-même, sur sa propre psychologie, provoqua des questions de Berthe sur le temps, pas très lointain, où ils ne se connaissaient pas et amena Georges à parler de son enfance, de ses parents, de sa mère qu'il adorait. Et voyant l'intérêt éveillé de la jeune femme, il se laissa aller à une longue causerie pendant laquelle le temps passa. Ils se remirent en route au moment où le soleil s'inclinait vers le Jura et n'arrivèrent à la porte de Mme Bernard qu'à la tombée de la nuit, ce qui, d'ailleurs, permit d'éviter l'indiscrétion des curieux. A ce moment, tous deux avaient oublié le motif de leur promenade, et, au moment de se séparer :

— Je vous remercie, monsieur, dit Berthe. Voilà une bonne après-midi, une charmante sortie.

— Nous la recommencerons, affirma Georges.

(A suivre.)

G. HÉRITIER.

# LES SPECTACLES

GRAND THÉÂTRE. — Dimanche 8, deuxième et dernière de *Mignon*, opéra comique en quatre actes d'Ambroise Thomas.

Lundi 9, représentation extraordinaire de gala avec Mme Maria Kousnezoff dans le rôle de Thaïs, du célèbre opéra comique en six tableaux de Massenet.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine : *L'Ecole du Bonheur*, comédie sentimentale en deux actes, avec Mary Pickford ; *Les lis sous l'orage* et *L'accalmie*, deux nouveaux épisodes des *Gamins de Paris* ; *Picratt Express* ! en deux actes, avec le rival Fatty ; *Les courses d'estaffettes de Zurich du 24 avril 1921* et *Les funérailles de l'ex-impératrice d'Allemagne*, deux exclusivités du Royal Biograph ; *La course à pied*, septième film officiel de l'Ecole de Joinville et *Gaumont-Journal*, avec ses actualités mondiales.

LE MARIAGE DE L'ASSESEUR. — Nous voici au terme de cette brillante série. Plus que trois représentations, ce soir et demain, dimanche, en matinée et soirée. Et le succès n'a pas failli un instant. Que les retardataires ne manquent donc pas l'occasion.



# ASSOCIATION DES VAUDOISES

Pour « In Memoriam ».

La Société des Vaudoises « La Montreusienne » s'étant chargée de la vente des papillons pour « In Memoriam » à Montreux, Clarens, Territet et environs, le 16 avril, a vendu le beau chiffre de 10,784 papillons, 1590 drappeaux, 984 fleurs, 450 cartes et 50 brochures *Le Suisse mobilisé*. En outre, Mme Matter-Éstoppey ayant composé une double ballade intitulée *Pour la Journée des Papillons*, il en a été vendu 870 exemplaires. Après avoir fait les comptes et déduit les frais, la Société « La Montreusienne » a eu le plaisir d'envoyer à « In Memoriam » la somme de 4344 francs 40. La Secrétaire de « La Montreusienne »

**PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE**  
**PHOTO-PALACE - LAUSANNE**  
1, Rue Pichard Rue Pichard,

**Vermouth NOBLÈSSE**  
**DÉLICIEUSE GOURMANDISE**

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Redaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.  
J. MONNET, édité resp.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.